

Cours 4

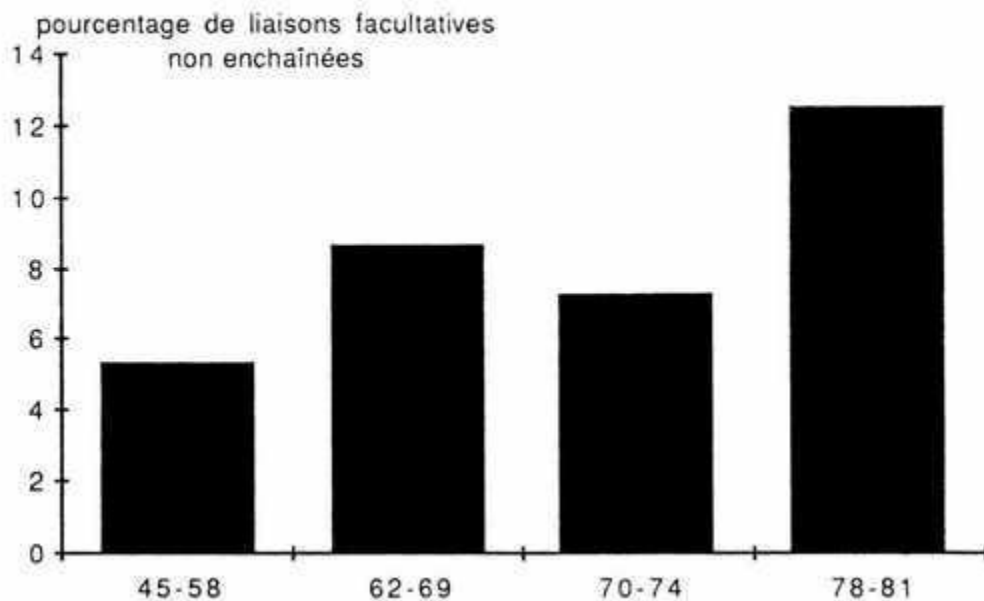
V. Les attitudes et le changement linguistique

Les attitudes et les sentiments dont nous avons traité (sécurité, insécurité, hypercorrection, hypocorrection) peuvent, nous l'avons vu, être le fait d'individus (comme Eliza Doolittle dans *Pygmalion*) ou de groupes sociaux (comme la petite-bourgeoisie new-yorkaise). Dans ce second cas,

si nous passons d'une analyse synchronique à une analyse diachronique, se pose la question du rôle de ces attitudes dans le changement linguistique. Comment les langues changent-elles, pourquoi évoluent-elles ? Ces questions sont vieilles comme la linguistique, et certaines réponses ont fait notablement évoluer la science, en particulier par le biais de lois phonétiques qui ont par exemple permis de reconstruire une langue dont nous n'avons en fait aucune trace, l'indo-européen. Mais ces réponses se sont majoritairement situées dans le cadre d'une linguistique interne, qui ne prenait en compte que la structure ou, pour en revenir à la formule finale du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure, à « la langue en elle-même et pour elle-même ». Nous allons voir qu'au contraire les attitudes linguistiques (qui bien entendu n'ont rien à voir avec la linguistique interne) sont un puissant facteur d'évolution. Nous allons d'abord en prendre un exemple restreint par son ampleur mais intéressant sur le plan théorique, celui de la liaison en français. On connaît l'histoire de l'homme politique qui entame son discours par *Je suis ému* et s'entend répondre par la foule hilare : *Vive Zému*. Pour éviter bien sûr pareille mésaventure, il suffit soit de ne pas faire la liaison en prononçant « *Je /AAAAAAA/* » soit de la faire sans enchaîner la consonne de liaison sur la voyelle suivante qui sera alors précédée d'une occlusion glotale : « *Je /syiz ? AAAAAAAmy/.* »

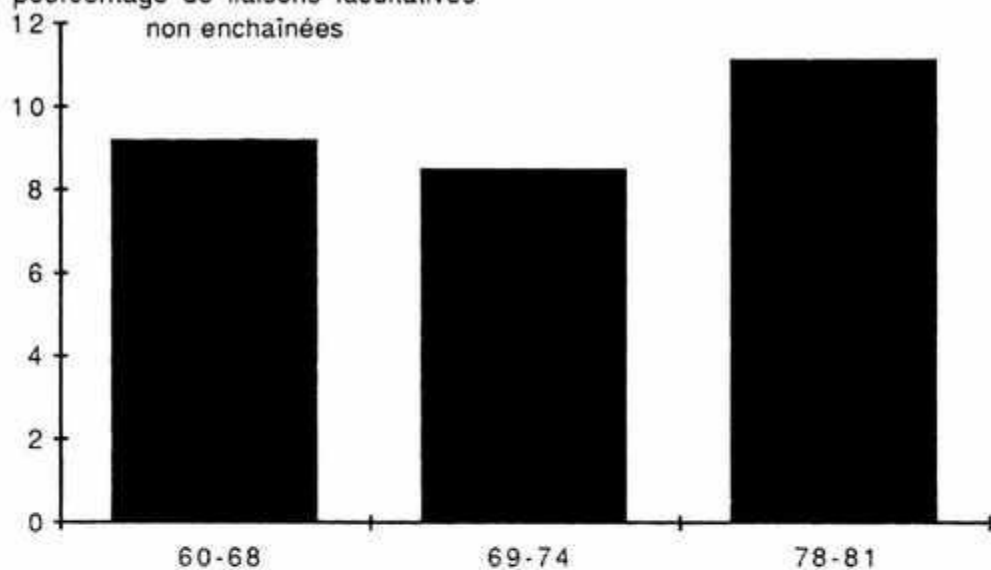
Pierre Encrevé a étudié ce phénomène, qu'il appelle la *liaison avec ou sans enchaînement*. Analysant un corpus constitué de discours de dirigeants politiques français, Encrevé note d'abord que sur une courte période, entre 1978 et 1981, le taux de non-enchaînement tend à croître. Par exemple, 8 % des liaisons possibles ne sont pas enchaînées par Raymond Barre en 1978 contre 15,5 % en 1981, et ces pourcentages sont respectivement de 11,6 % et 17,6 % pour Jacques Chirac, 10,9 % et 13,1 % pour Valéry Giscard d'Estaing, 11,4 % et 25,7 % pour Georges Marchais, 6,9 % et 15,6 % pour François Mitterrand, etc. L'échantillonnage étant limité dans le temps, Encrevé a alors réalisé à l'aide de documents d'archives d'autres corpus. Par exemple, en étudiant les discours de François Mitterrand au cours de quatre périodes, et ceux de Valéry Giscard d'Estaing au cours de trois périodes, on obtient les résultats suivants :

Mitterrand

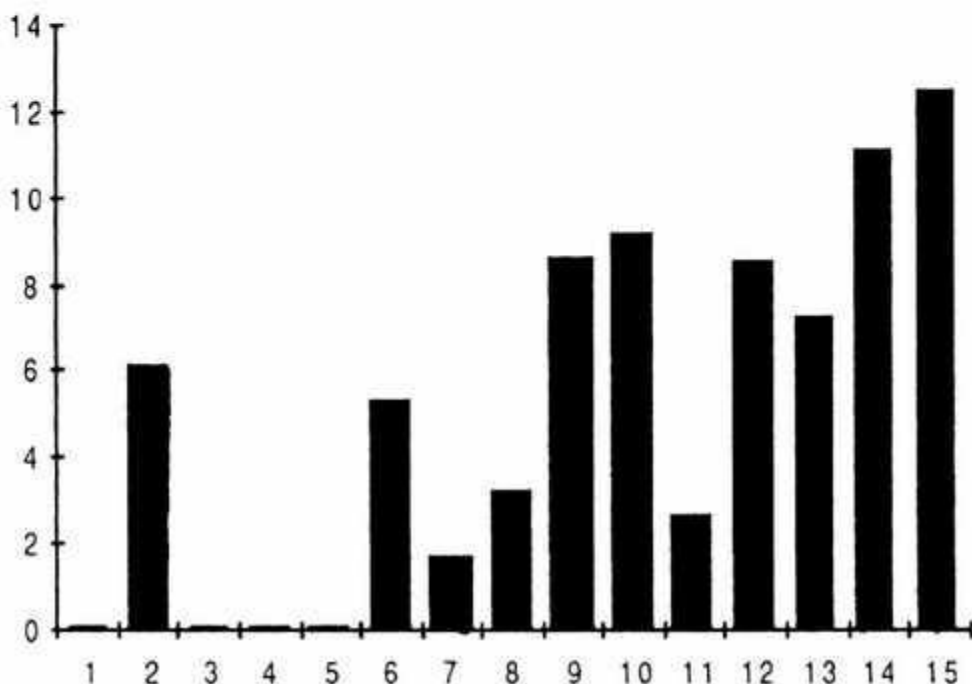


Giscard d'Estaing

pourcentage de liaisons facultatives
non enchaînées



1928-1981



Mais ce phénomène n'apparaît pas seulement dans les discours des chefs d'État : « *Il ne faudrait surtout pas conclure du fait que nous avons établi la réalité linguistique de la liaison sans enchaînement dans la parole publique des hommes politiques que c'est un trait qui leur appartient en propre. Certainement pas. [...]* On le rencontre dans des proportions semblables chez la plupart des locuteurs de toutes les catégories de *professionnels de la parole publique* : journalistes de radio et de télévision, intellectuels (et notamment membres de l'enseignement supérieur), prédicateurs, avocats, etc. »^[11].

Dans cette catégorie sociale, la pratique en question peut s'expliquer de façon assez simple :

réalisation de la liaison (parce que la norme mondaine comme la norme scolaire l'exigent, mais aussi par peur de l'hiatus), mais réalisation sans enchaînement par souci de bien séparer les mots : « Bien détacher les mots sans renoncer à faire entendre la consonne de liaison conduit inévitablement à la liaison sans enchaînement », conclut Encrevé.

Le lecteur pensera peut-être que voilà beaucoup de bruit pour pas grand-chose. Le phénomène décrit est en effet restreint, et les locuteurs n'en sont pratiquement pas conscients. Voici un extrait du corpus d'Encrevé, dans lequel le locuteur (un ancien Premier ministre) se reprend, se corrige : « Quand Monsieur Mitterrand était ministre, et Dieu sait qu'il l'a beaucoup été, euh beaucoup été... », prononçant d'abord /bokupete/ puis /bokup ? ete/. Que s'y passe-t-il ? Techniquement, on pourrait dire que dans le premier cas, il y a syllabation à droite (le *p* final de *beaucoup* est attribué à la première syllabe de *été*) et dans le second cas, syllabation à gauche (*beaucoup* garde son *p*...). Ici, le locuteur a consciemment alterné enchaînement et non-enchaînement, à cause de l'ambiguïté qui résulte de la syllabation à droite (« il a beaucoup pété »). Mais cette conscience du phénomène est extrêmement rare.

Si, de façon générale, ce phénomène se ramène donc à une très légère évolution chez les professionnels de la parole publique, il pose cependant une question sociolinguistique intéressante : la langue des médias et de la politique peut-elle influencer les locuteurs qui, face à elle, ne sont que récepteurs, auditeurs ? En d'autres termes : « Quels rapports linguistiques entretiennent les auditeurs avec une forme de langage qu'ils écoutent mais ne produisent pas ? » [12]. Car la multiplication dans tous les foyers de postes de radio et de télévision fait qu'aujourd'hui on entend partout la « langue légitime » et qu'on peut se demander si, sur ce point limité, elle va être imitée sur le mode de l'hypercorrection que nous avons décrit plus haut.

Encrevé conclut son ouvrage de façon inattendue : la liaison sans enchaînement, qui a pour retombée de multiplier les syllabes fermées (avec consonne finale), débouche sur la pratique de « prononcer comme on écrit, puisqu'il paraît exclu qu'on puisse jamais écrire légitimement comme on prononce. Il est tout à fait logique que cette tendance se manifeste d'abord dans la parole des professionnels du discours public, qui sont aussi des professionnels de l'écrit » [13]. Le lecteur pourra, s'il a l'oreille phonétique, vérifier dans les années à venir l'éventuelle progression de la liaison sans enchaînement en français. Pour notre part nous allons maintenant passer au problème général des rapports entre attitudes linguistiques et changement, qui éclairera d'un autre jour le fait mineur de la liaison avec ou sans enchaînement.

William Labov a présenté la façon dont se produit l'évolution en peu de mots : « On peut considérer que le processus de changement linguistique se déroule en trois étapes. À l'origine, le changement se réduit à une variation, parmi des milliers d'autres, dans le discours de quelques personnes. Puis, il se *propage* et se voit adopté par tant de locuteurs qu'il s'oppose désormais de front à l'ancienne forme. Enfin, il *s'accomplit*, et atteint à la régularité par l'élimination des formes rivales ». [14]. Ce résumé est certes rapide, et l'on trouve ailleurs chez le même auteur une présentation plus rigoureuse du phénomène :

1. « Un trait de langue utilisé par un groupe A est marqué par rapport à un autre dialecte standard.
2. « Le groupe A est pris comme référence par un groupe B, qui adopte le trait et en exagère

l'usage, en signe d'une certaine identité sociale, par réactions à des pressions extérieures.

3. « L'hypercorrection engendrée par une pression accrue, combinée aux forces de symétrie qui agissent dans la structure, amènent une généralisation du trait vers d'autres unités linguistiques du groupe B.
4. « Une nouvelle norme s'instaure à mesure que s'installe le processus de généralisation.
5. « Cette nouvelle norme est adoptée par le groupe contigu et les suivants, pour qui le groupe B sert de référence. »^[15].

On voit que la liaison sans enchaînement, à laquelle nous avons consacré un long développement, ne se situe guère qu'au point 1 de ce schéma. Mais on en trouvera une illustration plus avancée dans la prononciation du français qu'ont les bandes de jeunes Beurs des banlieues parisiennes, lyonnaises et marseillaises, et dans la façon dont cette prononciation se diffuse, à ceci près qu'il s'agit ici d'hypocorrection, et non pas d'hypercorrection, et que le mouvement consiste autant à s'éloigner de la phonétique du français standard qu'à affecter une prononciation maghrébine.

On voit ainsi que l'approche sociolinguistique peut enrichir, voire renouveler, l'explication et la compréhension du changement linguistique dont l'étude en termes de structure interne ne rend compte qu'imparfaitement. Mais, pour que ces explications soient complètes et convaincantes, la description doit prendre en compte un certain nombre de facteurs linguistiques et de facteurs sociaux auxquels est consacré le chapitre suivant.

Notes

[1] Voir W. Lambert et al. « Evaluational Reactions to Spoken Language », *Journal of Abnormal and Social Psychology* n° 60/1960 ; W. Lambert et al. « Judging Personality Through Speech : A French-Canadian Example », *The Journal of Communication*, n° 16/1966.

[2] Tullio de Mauro, *Une introduction à la sémantique*, Paris, Payot, 1969, p. 48.

- [3] Voir Louis-Jean Calvet, *Linguistique et Colonialisme*, Paris, Payot, 1974.
- [4] Peter Trudgill, *Sociolinguistics* Harmondsworth, Middlesex, Penguin Books, 1974, p. 97.
- [5] Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982, p. 35.
- [6] William Labov, *Sociolinguistique*, Paris, Éd. de Minuit, 1976, p. 200-201.
- [7] Humberto Lopez Morales, *Sociolinguistica*, Madrid, Gredos, p. 236-240.
- [8] William Labov, *Sociolinguistique* , *op. cit.*, p. 251.
- [9] Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire* , *op. cit.*, p. 55.
- [10] Pierre Encrevé, *La Liaison avec et sans enchaînement*, Paris, Le Seuil, 1988, p. 71.
- [11] *Ibid.*, p. 269.
- [12] *Ibid.*, p. 279.
- [13] *Ibid.*, p. 284.
- [14] William Labov, *Sociolinguistique* , *op. cit.*, p. 190.
- [15] *Ibid.*, p. 90.